

Electron danse, Geneva transe

FESTIVAL Electron (I) Du dernier solo de Cindy Van Acker à la pièce de groupe d'Elsa Couvreur, en passant par la perfo de Marie-Caroline Hominal, la 11e édition de la manifestation porte haut la danse, dès ce soir. Grisant.

Les options de publication

Non

Journaliste:

Cécile Dalla Torre

En danse, il n'est pas rare que certains chorégraphes s'affranchissent totalement de la musique. Ne laissant percer que le doux écho d'une gestuelle déployée dans l'espace. A l'inverse, d'autres flirtent autant avec les compos musicales qu'avec la création chorégraphique. Et ont fait de cette osmose artistique leur superbe marque de fabrique. Un astre de la galaxie genevoise incarne à merveille cette alliance entre mouvement et musique électronique. En 2008, elle faisait entrer la danse contemporaine dans la sphère Electron. C'était avec *Lanx*, solo qu'elle interprétait sur la musique live de Mika Vaino. Invitée pour la troisième année au Festival des cultures électroniques de Genève dont s'ouvre aujourd'hui la 11e édition, Cindy Van Acker investit le Commun au Bâtiment d'art contemporain. Elle y présentera samedi et dimanche après-midi *Helder*, ou «clarté» en Néerlandais, créé l'été dernier sur une scène du Off d'Avignon. A l'heure où le soleil n'est pas couché, la chorégraphe genevoise, qui affectionne les boîtes noires, dévoile cette fois-ci une face de son travail en pleine lumière naturelle. Un solo où Stéphanie Bayle hypnotise le regard par la lenteur d'une offrande au sol qui transcende les lois de l'apesanteur. Presqu'en lévitation, son interprète devient objet pictural. Le corps se fait toile, badigeonné de couleur, poussant plus loin encore les limites de l'abstraction dansée. A ses côtés, Francisco Meirino mixe live les sons qui exacerbent cette quête d'absolu et d'épure du geste artistique. Pour livrer au final, un intense croisement du chorégraphique et de l'électronique.

LA PATTE «GLITTER» DE SILVER

Toute autre démarche pour ouvrir les feux d'Electron ce soir. Marie-Caroline Hominal démarrera au moment où le dancefloor s'échauffe, sur les coups d'1 heure du matin. Sur une petite plate-forme de 6 m2, elle trônera ce soir seulement au milieu du Palladium dans une scéno de néons conçue par Inox, alias Victor Roy. Au départ, pour la danseuse et chorégraphe, il y avait un fort désir d'écriture, «celui de raconter une histoire poétique autour du voyage d'une femme en Haïti». Proche de l'autofiction, ce récit en chanson révèle des images de villes à travers le prisme d'une artiste qui aime ajouter des couches multiples à son identité.

Tantôt femme «ultra-sexuée» dans ses précédents soli ou duos, tantôt pierrot lunaire dans son récent

Froufrou inspiré du vaudou haïtien, Marie-Caroline Hominal mène un questionnement sans tabou sur le genre et la féminité. Ici on aura peu ou prou l'impression de pénétrer dans une maison de poupée (mécanique). Sous le nom de Silver, elle lorgne dans *Silver Without Gold* du côté du métal, donnant de l'importance au matériau pour relever la patte «glitter» de sa performance. Ludique et expérimentale, la Franco-Suisse se rebaptise pour pointer «l'organique et l'artificiel» de notre condition humaine. Plastoc, lui, a créé la palette de sons qu'elle manipule sur son contrôleur midi dans un crescendo de 25 minutes. «Je jamme avec la voix, ça part en transe, chant, musique et corps jouant sur le même plan.» Un format dans lequel elle dit se retrouver dans un rapport au public «brut» mais «immédiat». Où la physicalité se situe ailleurs que dans le mouvement, quelque part dans la voix et son côté terrien ainsi que dans la maîtrise technique de sa console. Au final, un solo qui s'annonce puissant et animal.

LES PROMESSES DE RAËL

Egalement au cœur du Palladium, dès ce soir et jusqu'à la fin du festival, Iona D'Annuncio, Marlène Braziewicz, Julie Dariosecq, Johannes Lind, Erik Lobelius, Margaux Monetti et Mathieu Parola exploreront sous la houlette d'Elsa Couvreur les rapports de forces au sein du groupe. Au milieu de la foule libre de déambuler autour d'eux, les sept danseurs, pour la plupart passés par le Ballet Junior de Genève, se détacheront du lot sur une musique du duo allemand Extrawelt. Et pour cause, puisque la danse est leur métier. Ce métier qu'ils ont appris parfois très jeunes dans des écoles de Ballet qui les confinent bien souvent en marge des réalités.

Troisième pièce de la chorégraphe genevoise âgée de 23 ans, *Even Raël Would Agree* livre à partir d'un cadre et de règles très stricts une parodie du groupe – des rapports entre individus à la toute-puissance de la masse. Un écho à l'expérience des jeunes danseurs, dont aucun n'a passé le cap de la trentaine. Avec ironie, ils parlent d'eux-mêmes, car le milieu de la danse, où l'exigence est reine, peut déjà être perçu à leurs yeux comme une sorte de secte en soi. D'où leur appropriation de la «promesse de bonheur» donnée par le gourou français Raël, en opposition avec le reste du monde.

Dans cette création conçue pour Electron, Elsa Couvreur entend sortir la danse des théâtres, où la discipline est toujours vue d'un seul côté. «Le but n'est pas de capter l'attention de tout le monde, mais d'être regardés une bière à la main, en discutant avec les autres.» On ne peut pas toujours être sérieux en voyant de la danse contemporaine, renchérit-elle. Bref, de vrais électrons libres.